

– Je n'ai compris qu'en allant à Osnabrück...
– ... ce que disait Ève ? dit mon fils.
– Ce que Ève ne disait pas. Ève n'a rien dit. Elle ne pouvait *juste* pas y retourner. Elle ne pouvait pas y retourner *justement*. On ne sait pas en tant que quoi ou qui y retourner. Elle n'a pas pu y *retourner*. La Ville l'a invitée en tant que Juive pas morte. Elle y est *allée*. En tant que telle. Telle n'est pas elle. Elle m'a parlé de ce qu'elle avait mangé : c'était *elle* qui avait mangé, quand même, pas *telle*.

– Une chose avec son mot effrayant que je n'ai apprise que là-bas, dis-je à mon fils, c'est *Judenhaus*.

Une ville comme toutes les autres, fondée par Charlemagne, innocente, sa cathédrale, sa sinueuse ruelle aux sorcières, comme tout le monde, qui un jour avait tué ses Juifs de reste, comme dans un conte.

Ma mère savait-elle où se trouvait le *Judenhaus*
la maison dans laquelle on a entassé les dits-Juifs avant de les pousser dans les trains à la Hauptbahnhof à destination d'Auschwitz ?

Quand j'étais à Osnabrück je n'ai pas demandé où était la maison-à-Juifs, ça ne m'est pas venu à l'esprit, je suivais la rue je cherchais l'immeuble de la famille Jonas, je remontais la Schwedenstrasse, je passai devant le monumental immeuble Macdonald, je vis que le Macdo avait avalé le magasin Jonas, je n'y ai pas pensé, je ne sais pas combien de personnes elle pouvait contenir, donc six fois plus si on entasse, parmi lesquelles je ne sais pas pendant combien de temps Andreas et Else Jonas attendirent la suite, je ne sais pas ce qu'ils pensaient enfermés serrés dans la maison-à-Juifs, je ne sais pas s'ils pensaient je ne sais pas si penser pensait ou fuyait et se jetait dans le hurlement muet, selon ma mère on ne pense pas, on se répète un mot, on le halète, on le mâche, sans arrêt pour ne pas crier pour ne pas être seul avec le silence, quel mot ? dis-je, tu penses à *dieu* ? dis-je, non, non bien sûr que non, non, chacun le sien, le premier qui vient, qui passe, un mot qui répond, qui dit oui, je suis là, je te donne la main, on ne pense pas, je connais quelqu'un qui se récitait un poème de Baudelaire, un tas de mots

au lieu de pense, *sent*, et que sent-on entassé dans la boîte-à-Juifs, on sent des distances des distances, inconnues, vertigineuses, des distances surnaturelles entre ici et hier, des sortes de siècles de murs aplatis d'océans d'eaux noires gonflées de rochers, entre ici et la maison où j'étais je et c'était moi et tout d'un coup il n'y a plus de près, des loins monstrueux environnent l'esprit et quelques dizaines de mètres-hier signifient plus-jamais-maman-ne-reviendra-plus-jamais.

plus de pensées, jamais, un tourbillon de fantômes
et l'emploi du prétérit est devenu un moulin à sanglots
et les souvenirs ! Non ! pas de souvenirs les souvenirs sont
des tenailles pour le cœur, non ! pas de souv

« Judenhaus », c'est nouveau ça, dit ma mère, c'est un
mot-crime dis-je, un mot-abattoir, mais je ne sais pas si les
dits-Juifs le connaissaient, s'ils l'entendaient avec quelle
souffrance dégoûtante leur soufflant quel effroi autour
des bronches ils apprenaient leur métamorphose en farine
d'animal

mais je ne sais pas le mot qu'Onkel André se répétait,
écrasé dans la boîte-à-Juifs, le nom d'Irmgard peut-être ?
son nom d'être-pour-l'amour.

Les mouvements de l'âme suivants :
attendre, espérer, craindre, faire confiance
sont pendus ou décapités

être le besoin d'uriner
la terreur – ce qu'on ne peut pas fuir
Irmgard !
Weh ! ce souffle douleur qui s'étend à l'infini, une mer
de boue brune gagne les dents de la terre
Irmgard ! Une solitude, démente, un, qui est seul au
sein de cette foule compressée de solitudes

– Ça me fait penser à du corned-beef, dit ma mère. Tu te souviens ? Ces boîtes de viande de bœuf compressée dont les Américains nous ont rassasiés à Oran en 1942 l'année du corned-beef. Le goût du corned-beef tu te souviens ? Je me souviens de la grande boîte de strawberry jam, dit ma mère.

Je faisais du secrétariat pour les officiers américains. Le cuisinier italien me dit : *Jam ? Biznis*. Biznis ? dis-je. Le cuisinier dit : Biznis, biznis, et il me montre le lit. Alors j'ai dit : pas de biznis. Et je suis partie avec la confiture, dit ma mère. C'était en 1942, les premiers mois de la résurrection d'Oran. Quel bonheur, manger, le pain, le fromage fondu, le futur. Mais ce n'est pas dans la Judenhaus de Hegerstrasse, c'est dans celle de la Kommanderiestrasse qu'on traîne Andreas Jonas, me dit le Livre des Stations. En 1942 mourir a totalement changé de sens. C'est devenu l'idée même du bonheur pour Hiob, c'est-à-dire Onkel André, qui ne savait pas avant 1942 qu'il finirait en Job.

À Oran 1942 vivre avait le goût de gras du corned-beef tandis qu'à Osnabrück vivre avait le goût de finir, la nuit ronge les os de mon corps, mit gewaltiger Kraft packt er mein Gewand, wie der Kragen meines Leibbrocks schnürt er mich ein. Er hat mich in den Dreck geworfen, so dass ich dem Staub und der Asche gleich geworden bin et maintenant mon âme fond dans moi, les jours de misère m'étreignent j'avais des sœurs, mais l'idée de sœur est tombée en poussière, et mes frères sont pareils à la merde. Je suis devenu le frère des chacals et « Il » (qui-vous-savez) m'enfonce les crocs de toute sa force dans le cou de la

chemise tordue qui est tout ce qui me reste comme corps. Je suis son haillon déchiré, j'étais le papa d'Irmgard dans un livre du temps des bibliothèques. J'étais riche comme Job, j'avais une fille qui en valait dix, Irmgard et je l'appelais Zuckerkrönchen, j'étais un homme dans le pays d'Osnabrück et maintenant je suis comme si j'avais écrit la première année d'un conte il y a des centaines d'années et vu le Satan écrire les quarante-deux siècles suivants avec son excrément. Mes ennemis me coupent la langue. Voici le fou qui appelait sa petite Juive Zuckerkrönchen, bouffe-la ta couronne en sucre, cancrelat.

Kommanderiestrasse, 11, c'est à cette adresse, je devine, qu'a eu lieu le naufrage de l'amour, en quelques heures, et peut-être même en quelques minutes, c'est peut-être faux en réalité, mais ici, dans le livre, personne ne dira le contraire. Sans aucun doute Andreas a eu la douleur de perdre Irmgard dans les premières minutes horriblement interminables qui ont suivi son arrestation, et peut-être dans la minute. On a des témoignages. Tout le monde sait que le Ortsgruppenleiter Kolkmeier avait la tête même de l'épouvante, ce qui n'est pas toujours le cas. Tu voyais Erwin Kolkmeier ses doubles Gauinspektor Wehmeyer et Kreisleiter Münzer, tu voyais que dieu t'avait abandonné ou bien dieu avait abandonné le combat

Hitler était celui qui prenait un horloger et un commerçant et les changeait en chienhyènes en les nourrissant avec des os juifs. De son côté l'horloger hyéneux Kolkmeier avait appelé son chien « Brüning », il le

battit à la matraque jusqu'à ce que Brüning morde toute l'humanité.

À la place de l'image de la photographie d'Irmgard
Tout d'un coup
Tu voyais Kolkmeier et son Brüning
Y a-t-il une prière contre la peste de l'assassinat ?

La fin de l'amour d'une seconde à l'autre aura peut-être quand même surpris Andreas Jonas ou bien peut-être pas. Encore une surprise horrible : au lieu du mot Irmgard, c'est le mot Hitler qui est récité par le cerveau.

La voix d'Andreas a changé malgré lui, elle était comme divisée, comme fourbe, comme pleine de ressentiment, comme si sous le choc (ployant sous la toute-puissance du mal) tous les organes de l'incarcéré étaient noircis, sa raison est égarée, la haine le prend au filet, et voilà qu'il mord sa propre Irmgard au talon et qu'il se déchire lui-même en croyant renverser les nazis.

Il a enlevé la couronne de sucre de ma tête et il m'a enterré vivant dans le ventre pestilentiel de ma propre mère. Quand on m'a tué à Auschwitz il ne restait à mon nom que la peau des dents de mon cadavre.

*OMI M'A AMENÉE MANGER UNE GLACE AU CAFÉ MARI-
GNAN À ORAN.* C'était ma première glace. Elle avait sur sa
robe de soie la grosse broche de brillants de sa mère. Je ne
sais pas ce qu'elle sait de son frère. Peut-être est-il demeuré
vivant longtemps après sa mort, peut-être a-t-il pris mort
pour Rosi des années après être devenu cendre. Elle ne
m'a pas raconté : mes frères et mes sœurs ne sont pas
tombés dans la même poussière, les uns ont fait poussière
dans la poussière à Auschwitz, les autres à Theresienstadt.
Le goût délicat de la glace une soie sur la langue, la joie
pensive de sucer le luxe du monde, la distinction d'Omi,
sa personne illustre le mot *vornehm*. On a pu manger une
glace à Oran ? Tout de suite après l'événement appelé
« débarquement », c'est-à-dire paradis 1942, Omi avan-
çait délicatement ses lèvres minces, Andreas disparaissait
derrière ou dans le mot *ermordet*, si Rosi l'avait su elle
n'aurait pas savouré la coupe de glace, elle aurait savouré
chaque cuiller autrement, elle aurait su

qu'elle suçait en tant que sœur d'Andreas

elle aurait sucé pour lui

– Peut-être qu'Omi savait et elle n'avait pas voulu le
dire à sa fille, Ève avait ses soucis de son côté, le côté de
Vichy, à Oran, dit ma fille

– Non, dis-je, elle a su et elle a dit, ensuite nous sommes au Marignan un café chic pouvant rivaliser avec le Café de la Paix et nous suçons en célébrant chaque cuillerée

– Elles se sont peut-être dit c'est trop horrible, il faut essayer de vivre dit ma fille,

– C'était délicieux, je n'oublierai jamais la boule de crème glacée du Marignan, dis-je, c'était la jouissance même, le divin fond, il t'est accordé pour un temps, tu jouis de ce qui disparaît, la vie est courte comme la crème glacée,

Omi absorbe le succulent dans un corps à corps chronométré, je suce le commencement et la fin,

je n'ai rien lu sur le visage absorbé d'Omi,

il s'agissait de communier,

le temps fond sur la langue

les uns à Auschwitz les autres à Theresienstadt, les autres à Oran

la cousine était à Gurs avec son mari, viens chez nous à Oran écrit ma mère, finalement elle n'est pas venue, elle est allée à Auschwitz

parfois entre le bon choix et le mauvais choix c'est le mauvais choix qui l'emporte, ça je ne comprends pas dit ma mère

das verstehe ich überhaupt nicht, dit ma grand-mère,
Onkel Andre hat sich total geirrt

Je ne sais pas. Je n'ai pas su ce que ma grand-mère a su de son frère. De Jenny et Hete ses sœurs elle a su, comment elle a reçu la carte de Theresienstadt je ne sais

pas, elle disait « nous ne savons pas où nous allons », les histoires envoyées des camps sont toujours désordonnées, leurs personnages étant incertains de croire ce dont ils sont sûrs et des gouffres sont ouverts à l'intérieur de la famille les couloirs entre les frères et sœurs sont traversés par des gorges sans fond. C'est pour ça qu'Omi savait qu'elle ne savait pas vraiment ce qu'elle savait, pour ça et pour bien d'autres raisons tenant aux secrets de la maison Jonas fils et filles et parents dont personne ne saurait jamais rien en vérité.

Quand ma grand-mère a obtenu son expulsion inespérée, Osnabrück est arrivé à Oran comme l'exotisme incarné. Je résume :

Ma grand-mère a obtenu son expulsion à la fin de l'an 1938. Elle n'a parlé à personne de la Kristallnacht. Le mot de Kristall est arrivé à Oran pour désigner les verres de Bohême. Ces verres étaient trop beaux pour être vrais. On n'a jamais bu dans ces verres. C'était impossible. Les verres sont toujours debout sur leur étagère. Ils sont pleins de silence. Personne n'a jamais osé avoir poussé la curiosité d'entamer le silence venu d'Osnabrück.

Omi était à Osnabrück le 9 Novembre 1938 ?

Omi est composée des traits suivants : 1) les robes de soie luisantes 2) le mot de Kristall qu'elle utilisait pour désigner les verres de Bohême, arrivés avec elle à Oran. Des verres élevés comme des cloches d'église, mélodieux lumineux. On les regardait. On les désirait. Ils montaient hauts comme des tiges de roses métamorphosées sur leur

étagère. On n’osait pas. Une fois par an – non, on ne s’ servait pas – on leur présentait un peu de vin par respect. Ils étaient pleins d’un silence enchanté 3) à cela s’ajoute son style allemand, un idiome animé d’un grand nombre de modalisateurs se rapportant aux affects d’horreur, terreur, répugnance, indignation, courroux, en sonates passionnées, qui me transportaient d’excitation. Je répétais ces phonèmes furieux comme autant de synonymes de l’orage logé dans ma grand-mère. J’en étais fière. Moi aussi je voulais jouir de ces fureurs *furchtbar, ekelhaft, widerlich, dreckig, hässlich, grässlich, entsetzlich, schauderhaft und so weiter*. Il y en avait des centaines. C’était à la fin de novembre 1938

– Omi était à Osnabrück le 9 Novembre 1938 ? demande ma fille.

– Sans aucun doute, dis-je. D’une manière ou d’une autre. Entre Osnabrück et Jérusalem.

« Qu’est-ce qui s’est passé le 9 Novembre 1938 ? »

Si je posais cette question à ma mère, elle réfléchirait un long moment. Elle me regarderait avec ses larges yeux bruns. Elle dirait :

– Ce n’est pas mon anniversaire ?

– Non, non. Toi tu es née en octobre 1910. Tu as cent cinq ans

– Oh là là ! Je suis gâtée !

Je la mets au lit, elle mange un chocolat, elle s'extasie,
les fleurs ont quatre couleurs

– Qu'est-ce qui s'est passé ? – C'est ancien. Je ne me rappelle pas.

J'aurais tant aimé pouvoir continuer cette conversation avec ma mère. Quand je l'aurais conduite jusqu'au mystère du 9.11.38, je lui aurais dit, en observant l'effet de surprise sur son visage et dans l'espoir de recueillir une de ces phrases inimitables dont elle seule avait le secret :

– À Oran, pendant la nuit du 9 au 10 Novembre 38, tu as mis au monde un garçon, ton premier fils, ton mari et le docteur A. étaient avec toi, les deux hommes bavardaient pendant que tu poussais

– Ça m'a énervée. Tu t'en souviens ? C'est loin

– À Osnabrück cependant, les nazis mettent d'abord le feu à la synagogue, on a cru que c'était un incendie un malheur d'accident, mais pas longtemps, car tout de suite après tous les grands magasins juifs de la ville, et les petits, ont été pulvérisés, les firmes Mosbach, Weintraub, Gossels und Nussbaum, Julius Cantor, Frank, Wertheim, Münz, Flatauer, Andreas Jonas und Miterben, Geschwister Grünberg pendant que tu accouchais.

– C'est fou ! dirait-elle. On n'a pas su ?

Malheureusement, Ève m'a quittée. Trop tard, j'ai pris conscience de cette coïncidence fatidique : la nuit de la destruction du monde-Osnabrück était aussi la nuit de la naissance du premier fils. C'était une nuit fendue,

violente, secouée de tremblements. On n'en parlait pas. Le nouveau-né n'est pas déclaré le matin du 10. Non. Il est finalement déclaré publiquement à la mairie le 11 Novembre. On ne sait pas pourquoi ce retardement.

– On ne trouvait pas de nom, dit ma mère. C'est pour ça.

– Pas de nom pour l'enfant ?

Pas de nom pour l'événement.

Le ciel était tout rouge au-dessus de la Rolandstrasse.

Osnabrücker Judentempel fällt

Ou bien on n'a pas voulu mélanger l'enfant et la ruine on a craint la contamination, le père a différé, si ce n'est pas mon père c'est peut-être ma grand-mère

– Omi était peut-être déjà en Algérie ? dit ma fille. Comment le savoir ? Plusieurs fois, dit ma fille, j'ai eu envie de te dire, si Ève ne répond pas on n'a qu'à demander à Éri. Mais Éri aussi ne répond pas.

– Je sais qu'Omi sait, dis-je, où qu'elle soit. Andreas Jonas aussi est à Osnabrück en novembre 1938. Il regarde l'histoire de sa vie brûler. C'est lui qui fait à Rosi le récit de la nuit de feu. Je sais qu'il récite en sanglotant. Je sais qu'il ne pleure pas la synagogue, il pleure sa fille, dans l'écroulement monumental du bâtiment l'embrasement des souvenirs-images Irmgard la dernière fois c'était quand ?

Il n'a peut-être rien dit.

